

## *Poner el cuerpo*

Myriam de Gaspé

Numéro 158, été 2018

(filles, soeurs et complices de ceux qui vont pieds nus à l'envers de la vie)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88662ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Gaspé, M. (2018). *Poner el cuerpo*. *Moebius*, (158), 121–131.

# PONER EL CUERPO

Myriam de Gaspé

Dans sa *Sick Woman Theory*, Johanna Hedva nomme ses maladies «des visiteuses». Toi, Leonor Silvestri, tu emploies «huésped» (hôte) dans ton livre *Games of Crohn*. J'aime ces deux métaphores, parce qu'elles supposent que vous accueillez votre condition avec respect, sans lui opposer de résistance. Pourtant, je doute que cette analogie soit pleinement désirable. Il me semble qu'en posant une dichotomie entre le corps et ses affections, elle empêche précisément ce que tu proposes dans ton livre: mieux connaître cette rencontre.

Si je me fie aux définitions, un corps est appelé «malade» quand ses fonctions biologiques sont altérées. Le récit le plus commun met vraisemblablement en scène des visiteuses; je pense aux affections bactériennes ou virales. Un organisme en pénètre un autre et s'empare de ses fonctions. Menaces et convulsions. Le processus de guérison implique une neutralisation du corps indésirable en vue d'un retour à l'homéostasie – on pourrait parler aussi d'une stabilisation de l'organisme. Or, n'y a-t-il pas un moment où les frontières se brouillent entre les corps impliqués? S'il y a altération, c'est donc qu'il y a

production. Comment penser ce qui surgit alors; comment lui faire une place?

Quelques semaines avant mon départ de Buenos Aires, tu m'as accordé une entrevue en espagnol sur *Games of Crohn*. Je suis en train de traduire ce texte en français pour une plate-forme de diffusion Web. Une incontournable transformation s'opère en lui, malgré mon obstination à rendre justice à ta pensée. Si l'acte de traduction est une forme d'écriture, mon trop-plein de mots trouve refuge ici, pour éviter les dommages.

Dans cette entrevue, tu m'expliques que la maladie de Crohn implique un *changement dans le mode de fonctionnement du facteur de nécrose tumorale des cellules*. Cette substance est libérée dans le corps quand le système immunitaire combat des pathogènes étrangers. Dans ton corps à toi, elle se multiplie de manière incontrôlée, ce qui provoque de douloureuses inflammations et endommage irrémédiablement les cellules de ton tractus gastro-intestinal. Mais il y a un piège et le voici: il est probable que ton système immunitaire déclenche lui-même la réaction, sans qu'une quelconque intrusion soit nécessaire.

De toute manière, c'est ton corps qui génère le phénomène d'altération, que d'autres organismes s'y aventurent ou non. Ta condition ne *s'attrape* pas, c'est une sorte de mutation (et tu reprends l'expression à ton compte dans une série documentaire intitulée *Mutantes et fières de l'être*). Un conflit interne constamment renouvelé, chronique. La graphie du mot *chronique* ressemble d'ailleurs étrangement au nom de ta condition. Curieux, n'est-ce pas?

Mais revenons au terme *huésped*. La chance est avec moi, Leo, puisque le mot correspondant en français comporte

aussi une double signification. L'hôte peut être en position de recevoir l'hospitalité autant que de l'offrir. C'est bien trouvé.

\* \* \*

Quand un mot de la langue source ne trouve aucune correspondance dans la langue d'arrivée, on procède par analogie, en dénichant un terme ou une expression pouvant fonctionner de manière similaire tout en couvrant un domaine sémantique distinct. La part d'invention comprise dans l'acte de traduction repose sur ce type de procédé. Des méditations comme celles-là m'ont détournée de ma tâche aujourd'hui, me ramenant une fois de plus à ton livre.

*La carence en nutriments est épuisante (phosphore, potassium, fer), ma récente anémie me brouille la vue et les sens, m'engourdit, je suis toujours un peu partie, les corticoïdes et l'enfermement me rendent encore plus féroce et irritable, alors qu'il y a trop peu d'espace pour l'exprimer. Je suis un animal prisonnier d'un laboratoire, qu'on torture avec des expériences qui lui écaillent la peau. C'est cela qu'ils appellent « guérir » [curarse]<sup>1</sup>.*

Une importante nuance sémantique sépare les verbes *curar* et *cuidar*. *Cura*, c'est la cure ou le remède. *Curar* (et à plus forte raison *curarse*) implique qu'on remédie à un mal, qu'on le guérisse. Le verbe *cuidar* s'apparente davantage au terme anglais *to care*. Il me semble justement que le fossé se creuse encore entre *to cure* et *to care*. En français,

---

1. Les citations du livre de Leonor SILVESTRI, *Games of Crohn: diario de una internación*, sont traduites par mes soins.

on peut distinguer ces idées par « soigner » et « prendre soin ». Mais pour traduire *care* ou *cuidado*, le substantif issu du verbe *cuidar*, c'est une autre histoire : on peut prodiguer des « soins » autant pour soigner que pour prendre soin.

Tu demandes avec raison : *pourquoi appelle-t-on « maladie » quelque chose qui n'a aucun remède et probablement aucune cause ?* Que faire, en effet, avec la notion de « maladie » si certains corps dont l'altération est chronique cadrent en permanence dans sa définition ? Ceux-là ne guériront jamais. Ils n'ont pas besoin d'un remède, mais d'une écoute, ou bien d'*empathie*. Je me demande si ces mots ne me satisfont pas davantage que le plurivoque et banal *soin*.

Sur la question du *care*, Hedva marque un point :

L'aspect particulièrement destructif d'une conception qui pose la santé [*wellness*] comme étant l'état normal, le mode d'existence par défaut, est qu'elle fabrique la maladie [*illness*] comme étant temporaire. [...] Dans cette configuration, le soin [*care*] est requis à certains moments seulement. Quand la maladie est vue comme temporaire, le soin n'est pas normal<sup>2</sup>.

En plus d'être un parfait exemple du problème de traduction que je viens d'évoquer, cette citation suggère toute la puissance qu'on peut tirer des conditions qui suscitent et stimulent l'écoute – l'écoute continue. Elles nous apprennent à sentir les infimes variations qui se jouent dans nos corps, à comprendre et à respecter leur cheminement.

Ce sont les infirmières (au féminin) qui t'ont fourni l'oreille empathique sans laquelle tu n'aurais pu supporter ton séjour à l'hôpital. Les médecins ont posé des dia-

---

2. Je traduis aussi les citations de la *Sick Woman Theory* de Johanna Hedva.

gnostics et t'ont administré des remèdes, voilà tout. Je salue le souhait formulé dans ton livre que ces derniers prennent ta place un instant sur la couchette. Peut-être cela permettrait-il à la pratique du soin, du *care*, du *cuidado* de s'échapper du monde «féminin» dans lequel elle se trouve généralement et injustement confinée.

\* \* \*

Dans son magnifique essai *Les argonautes*, Maggie Nelson raconte les métamorphoses en cours dans son corps pendant sa grossesse en insistant sur le paradoxe d'une telle expérience. Au cours de la gestation, le corps de l'enfant (est-ce qu'on pourrait l'appeler *visiteur*?) est partie intégrante du corps qui le porte. Il est contenu tout entier dans l'intimité de son utérus, et ne pourrait croître sans les canaux de communication que sont le cordon ombilical et le placenta. Or, à terme, le bébé devra sortir de ce corps afin de former un corps autonome. L'accouchement est donc une expérience de perte alors que «pour laisser sortir le bébé, il faut accepter de tomber en morceaux», écrit Nelson. Le bébé et le placenta, bien entendu, mais aussi d'autres substances, expulsées par le relâchement des sphincters.

À mesure qu'évolue ta condition, tu perds toi aussi des pièces et des tissus. On doit parfois retrancher certaines parties de ton intestin grêle, qui décharge son précieux liquide dans ton organisme à chaque perforation, délivrant du même coup toute une famille de germes qui nagent en toi comme dans une soupe, écris-tu. Chaque crise provoque une chirurgie. Après l'intestin grêle, on s'attaque au côlon; après le côlon, on pratique une colostomie.

Que devient le corps après une telle perte? Maggie Nelson écrit: «Ne vous dites pas: J'ai perdu mon corps, recommande un site de conseils post-partum. Dites-vous: J'ai donné mon corps à mon bébé.» Dans ton cas, les morceaux perdus ne vivront pas. Malgré la désintégration progressive de tes tissus, malgré ton *corps de poupée rapiécée*, tu es restée toi-même, Leonor Silvestri. Principe de l'*Argo*, répondrait Nelson. Un navire mythologique conserve parfois son nom d'origine, même si chacune de ses pièces se voit remplacée au cours du voyage. *On peut le vivre comme un handicap catastrophique qui nous annule ou comme une peur sans fin de mourir ou de perdre le côlon, ou bien on peut s'imaginer qu'on est mutante et sentir de quelle manière ces puissances nous soustraient des cartographies de contrôle hétéronormatives et capitalistes. On peut se vautrer dans la crainte de la décomposition ou investir la brèche ainsi ouverte, ce qu'elle permet de puissance, d'érotisme – jusqu'à ce que je ne sois plus celle que j'étais, ou que je devienne celle que j'ai toujours été.*

\* \* \*

Ce qui m'ennuie avec la notion d'homéostasie, c'est qu'elle porte à croire qu'une stabilité organique qui serait l'opposé de la maladie est possible, voire désirable. Je veux soutenir avec toi l'hypothèse inverse: un phénomène d'altération constante est en cours dans *tous* les corps et pas seulement dans ceux qui sont affectés par une maladie chronique.

À la racine des mots *homéostasie* et *stabilité* se trouve le mot grec *stasis*. Le comité de la revue française *Tiqun* en a fait un concept central dans son texte «Introduction à

la guerre civile», qui développe une théorie de la conflictualité dans la sphère politique sous forme de propositions rappelant l'*Éthique* de Spinoza. Surprise : dans le vocabulaire grec ancien, *stasis* désignait la guerre civile, c'est-à-dire un état d'instabilité profond au sein de la *polis*.

Dans l'« Introduction... », la *stasis* est définie comme « le libre jeu des formes-de-vie », les « unités humaines élémentaires » qui donnent aux corps leur penchant, leur inclination. Selon cette appétence, les formes-de-vie peuvent se composer dans le rapport d'*amitié* (ce qui forme la communauté) ou s'affronter dans celui d'*inimitié*. Le rapport d'*hostilité*, quant à lui, est celui qui maintient une étrangeté entre les formes-de-vie, différant leur rencontre et étouffant, contenant la guerre civile. Cette dernière suppose des fractures partisans si profondes que l'intimité même du quartier ou de la maison s'en voit bouleversée. Le texte invite donc à dissoudre l'étrangeté qui empêche la guerre civile en approfondissant le jeu entre les formes-de-vie. Comme l'avance le linguiste *Émile Benveniste* dans *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, la racine proto-italique du mot hôte, hospes – dont proviennent aussi hospitalité et hôpital –, dérive d'*hostis*, qui signifie « étranger ». Or, ce mot a évolué pour prendre aussi le sens d'« ennemi », donnant naissance à *hostilité* (compris comme rapport antagonique). L'étymologie nous enseigne que l'étranger peut se révéler un ami comme un ennemi ; encore faut-il, pour le savoir, que le seuil soit franchi.

Il existe en Argentine une expression qui rend compte de cette capacité à prendre part au jeu politique : *poner el cuerpo* – y mettre le corps, ou bien mettre son corps en jeu. Non seulement les forces en dispute dans la sphère politique parcourent-elles aussi l'espace du corps, mais ce



dernier est lui-même travaillé par une guerre organique interne: rencontres, production de rapports, adaptation. L'équilibre ou l'homéostasie sont toujours le fruit d'une tension. La médecine occidentale moderne me donne l'impression de chercher à supprimer ce fait du discours social. À quoi donc sert la cure, si ce n'est à donner au corps une impossible intégrité? Mais je ne condamnerai pas dogmatiquement les institutions médicales; tu m'as appris à ne pas instaurer de nouvelles formes de morale. *Je ne comprends pas pourquoi ce serait moins contradictoire d'être en couple, d'aimer, d'avoir des enfants, d'étudier à l'université, d'avoir un travail salarié, de gagner sa vie, de vendre des services et des produits, d'avoir une famille, de rendre visite aux parents, d'utiliser un ordinateur, que de dépendre du dispositif médical comme il existe aujourd'hui, et avec lequel, comme tu t'imagines, je ne suis pas non plus d'accord.* Tu as raison: nous sommes captives d'innombrables dispositifs. Il est plus facile de pointer du doigt le fauteuil roulant, la prothèse ou les antidépresseurs que la voiture, les souliers ou les analgésiques.

Ce que je cherche à dénoncer, c'est une tendance à renier la condition commune à tous les corps, qui est celle de l'affectibilité. Je ne veux pas qu'on l'oublie: les médicaments qu'on administre en vue d'une guérison ou d'une stabilisation ne calment pas la dispute dans les corps; ils la modifient, voire la stimulent. L'expression «poner el cuerpo» nous rappelle que le corps est partie prenante de toutes les batailles. Je crois qu'il faut l'habiter en connaissance de cause.

\*  
\* \* \*

Face aux maussades prescriptions des médecins, autorité sournoise asseyant sa loi sur ton corps pendant plus de 60 jours d'internement, tu as commencé à écrire. *Le journal intime a été une machine de guerre vitale contre ce qui m'enlevait de la force, et qui n'était pas nécessairement Crohn lui-même.* Dans le récit que tu composes, la vulnérabilité des corps se trouve au fondement de leur puissance.

De nombreuses théoriciennes féministes ont avancé l'idée que la vulnérabilité n'est pas une faiblesse, mais bien une force. Hedva, par exemple, souligne avec éclat son potentiel révolutionnaire dans la *Sick Woman Theory*:

Et quand nous serons tous et toutes malades et confiné·e·s au lit à partager nos histoires de thérapie et de réconfort, à former des groupes de soutien pour se raconter les unes les autres nos récits traumatiques en priorisant le soin [care] et l'amour de nos corps malades, souffrants, coûteux, sensibles et fantastiques et qu'il ne restera personne pour aller au travail, le capitalisme poussera peut-être, à ce moment-là, son cri ultime, le cri de sa nécessaire, tant attendue et crissement glorieuse mise à mort.

Le corps qui se rend vulnérable est celui qui se laisse affecter. Cette exposition à la rencontre menace sans aucun doute son intégrité. Quand on prend ce risque pour une menace à sa conservation, la tentation est grande d'opter pour le repli. Cette coupure ne protège pas de la souffrance, mais l'approfondit. En revanche, assumer sa capacité d'affectation ouvre l'étendue des possibles, apportant une connaissance de soi et du monde qui augmente notre puissance individuelle et collective. *Plutôt que d'essayer de surmonter cette essence vulnérable que possède tout corps, il faut construire des mondes possibles où la*

*fragilité pourrait être embrassée, désirée et viable, parce qu'il n'y a aucun corps, aussi alpha qu'il puisse s'inventer, qui ne finisse par vieillir ou qui n'ait pas été fragile au commencement de sa vie. Le problème n'est pas vraiment de tomber malade, de décliner, ou bien de perdre telle ou telle aptitude – dans la mesure où toute condition (vieillesse, folie, maladie, mort, etc.) permet d'invoquer des puissances joyeuses –, mais plutôt d'organiser un monde où cette essence vulnérable du corps pourrait se vivre de manière désirante et jouissive. Tu serais probablement d'accord avec moi : certaines postures qui prétendent embrasser la vulnérabilité me semblent au contraire se vautrer machinalement dans le repli. Qui porte ces discours constate un jour sa solitude et cherche à la conjurer, non pas en combattant l'étrangeté, mais en y emportant le monde entier.*

En écrivant *Games of Crohn*, tu as pris le parti contraire, celui de disloquer l'apathie qui montait doucement en toi à mesure que la cure avançait et qu'on t'empêchait de sortir, de bouger, de protester. Tu as voulu faire face à la maladie dans une rencontre franche, non pas pour lui tenir tête, mais pour comprendre comment elle affecte ton corps. Ainsi seulement pouvais-tu dépasser la souffrance afin de restituer un plus vaste horizon de puissance. Ton ambition a porté ses fruits puisque ta maladie *est devenue un événement* – pour toi, au moment d'écrire, autant que pour celles qui te lisent maintenant.

\*  
\* \* \*

Je me suis donné la mission de te traduire après mon retour à Montréal, poussée par un irrésistible sentiment d'urgence. Dans mon empressement, j'ai cherché tout bonnement à faire traverser tes mots d'une langue à

l'autre, ma voix empruntant l'allure de la tienne comme si ses humeurs immiscées en moi n'avaient pas depuis longtemps remodelé mes repères. En posant le point final à l'entrevue, je suis convaincue qu'une magie prodigieuse est à l'œuvre: notre rencontre a bousculé ma trajectoire de manière irrémédiable. Une composition s'ébauche, un accord qui trouve son point culminant dans cet essai, que je tente d'écrire avec la fureur et la sagesse que tu m'as transmises. *Enfin, pourquoi le titre Games of Crohn? – Évidemment à cause de la saga Game of Thrones. Parce qu'en fin de compte, nous sommes en guerre, nous sommes des reines, et nous manions pouvoir et dragons.*

BENVENISTE, Émile, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, tome 1: Économie, parenté, société, Paris, Les Éditions de Minuit, 1969.

HEDVA, Johanna, « Sick Woman Theory », *Mask Magazine*, Disponible en ligne: <http://www.maskmagazine.com/not-again/struggle/sick-woman-theory>

NELSON, Maggie, *Les argonautes*, traduit par Jean-Michel Thérout, Montréal, Triptyque, 2017.

SILVESTRI, Leonor, *Games of Crohn: diario de una internación*, Buenos Aires, Milena Caserola, 2016.

*Games of Crohn & autres récits du corps*, entrevue avec Leonor Silvestri, propos recueillis et traduits par Myriam de Gaspé, Buenos Aires, 2017. Disponible en ligne: <http://www.littoral/2017/02/games-of-crohn-autres-recits-du-corps/>

« Introduction à la guerre civile », *Tiqqun, Organe de liaison du Parti Imaginaire*, La Fabrique Éditions, n° 2, 2001.